

Tremblay-en-France

Site officiel de la ville de Tremblay-en-France

Accueil / Actualités / Interview : Fabien Truong - « Les études paient toujours, même si ça met du temps. »

mis en ligne le 4 novembre 2015

« Les études paient toujours, même si ça met du temps. »

Professeur de sociologie à l'université Paris 8, Fabien Truong a suivi une vingtaine de lycéens de Seine-Saint-Denis du bac à leur sortie d'études. Son ouvrage *Jeunesses françaises, bac+5 made in banlieue* raconte comment ces jeunes franchissent les multiples obstacles – réels et symboliques – qui balisent la route de l'ascension sociale. Menée de 2005 à 2015, l'expérience montre l'impact de la condition de banlieusard sur les parcours individuels. Et bouscule nombre d'idées reçues.



© Mairie de Tremblay-en-France

L'insertion professionnelle des bac+5 est-elle plus difficile quand on vient de Seine-Saint-Denis, comparé à Paris ?

On manque de statistiques fiables et systématiques sur la comparaison 93/75. Mais en regardant les parcours des jeunes venant de Zone urbaine sensible (ZUS), on constate à minima que les filles sont, à niveau de diplôme équivalent, moins touchées par le chômage que les garçons. Ont-elles choisi des cursus qui se vendent mieux sur le marché du travail ? C'est possible, mais les stigmates associés au « *jeune de banlieue* » pèsent plus sur les garçons que sur les filles au moment de trouver un emploi.

D'autre part, à l'inverse du discours politique qui présente les choses comme si elles étaient dans un état immuable, les situations individuelles changent beaucoup dans le temps. À un, trois, cinq, huit ans, l'observation diffère. Comme le montre le livre *Des capuches et des hommes*, la délinquance est par exemple avant tout histoire de fluctuations : on y entre et on en sort. C'est le cas d'Elliott. Antillais, noir, sans le bac, il se voit manutentionnaire à vie. Pourtant il va avoir la chance de postuler à un emploi d'informaticien, son hobby. Une recruteuse va lui expliquer les codes de l'entretien d'embauche. Lui se construit un CV où il affirme avoir le bac et poursuivre des études. Et face au stigmate de l'adresse, il s'invente des voyages pour « *montrer qu'il est sorti du 93* ». Aujourd'hui, il est... cadre.

Est-ce que posséder un bac +5 sert à quelque chose ?

Les études paient toujours, même si ça met du temps. Et parfois trop, par rapport aux investissements consentis. Sur 7 ou 8 ans, on voit des jeunes diplômés qui reconfigurent sans arrêt leurs attentes et leurs aspirations. La question centrale, c'est la façon de réagir à la déception. Ainsi Kader va rater sa deuxième année de licence (L2) d'anglais, puis vivre deux ans et demi de galère et de petits boulots. Mais il s'accroche. Il finit par décrocher un job au Wall Street Institute qu'il n'aurait jamais eu sans sa L1... Il reprend confiance et par la suite, il va réussir un concours et devenir employé à la SNCF.

De même, on note une certaine déception à propos des cursus types business school. A 18 ans, l'idée est d'arriver à bac+5 pour s'assurer un poste de cadre et un bon salaire. Les études sont un moyen d'ascension sociale. Dans cette logique, les enfants de milieux populaires tendent à se diriger moins systématiquement vers le secteur public qu'auparavant. Avec le retour des enfants de cadres vers les carrières de fonctionnaires, les diplômés de ZUS se confrontent à une sélection sur le marché de l'emploi où les stigmates jouent.

Aussi, les écoles de management et de marketing valorisent beaucoup moins le capital culturel que les concours de la fonction publique. Elles sont également nombreuses et visent ouvertement les jeunes « *issus de la diversité* ». Et ces jeunes adhèrent en retour pleinement au côté « *porte d'entrée* », stages et jobs, qui permettent de découvrir le monde de l'entreprise, d'apprendre à parler et à s'habiller différemment...

En revanche, ils vivent mal la réalité de la formation dispensée. On leur demande moins d'être des étudiants que de bons managers, de s'investir dans le Bureau des élèves, de tisser un relationnel et de gérer des projets de manière informelle et rapide.

À l'issue de leur cursus antérieur en prépa ou en IUT, ces jeunes sont devenus des intellectuels : ils ont un rapport critique à la société et au management. D'où le nouveau hiatus entre l'aspiration à trouver un « bon » job et la réalité de ce qu'ils ont à faire à bac +5. Ça crée de la déception.

Quels sont les freins à l'entrée dans le monde du travail ?

Le premier frein est probablement la discrimination, mais c'est très difficile à objectiver. Vient ensuite la question de la mobilité, « la capacité à bouger » via Erasmus ou les voyages personnels. C'est un élément très valorisé sur le CV. Le voyage est aussi très profitable pour ces diplômés, car il décentre leur perception du monde et leur donne confiance. Ils ne sont plus vus – et ne se voient plus – de la même manière. Le fait d'avoir voyagé et vécu des expériences variées fait sortir ces jeunes de milieu populaire de ce à quoi ils sont trop souvent assignés. On constate bien que les signes négatifs s'accumulent face à un interlocuteur de catégorie socioprofessionnelle supérieure et il faut du temps pour apprendre à faire avec. Du coup, on peut affirmer qu'il y a bien stigmatisation, mais pour la discrimination c'est moins sûr. En revanche, les questions d'ajustement et de confrontation au regard des autres demandent aux jeunes de banlieue un temps plus long pour s'adapter.



Face à la stigmatisation, la promotion de la diversité permet surtout de se donner bonne conscience, car elle profite à une minorité d'individus. Les « recrutements issus de la diversité » déplacent la question d'une réelle ouverture sociale vers le registre de l'identitaire, territorial et racial, sans changer la philosophie du système. J'y oppose une politique de la considération. Il s'agit de raisonner à partir de la réalité des statuts sociaux des uns et des autres dans les relations quotidiennes pour les mettre à plat, déconstruire l'implicite. Il faut repenser la pédagogie par le bas, la façon d'enseigner, l'orientation pré et post bac... Cet effort relève quasiment de la révolution culturelle.

À lire également

[Trouver un emploi à Bac +4, et au-delà](#)

Auteur : Emmanuel Andréani

-
-
-

http://www.tremblay-en-france.fr/fr/actualites/interview-fabien-truong-les-etudes-paient-toujours-meme-si-ca-met-du-temps.html?no_cache=1